par Ant. Jos. Michel Servan (Barbier)

ADRESSE

A MESSIEURS LES CURÉS.



1789.



ADRESSE

A MESSIEURS

LES CURÉS.

PErmettez-moi de vous le dire, messieurs, vous êtes le peuple du clergé, & vous ne vous offenserez point de ce terme.

Mais j'ose vous le demander. Quels autres dans votre ordre ne s'en offenseroient pas ? Quels ec-

cléſiaſtiques ne rougiroient point d'être comparés au peuple ? Ainſi donc, ce mot eſt une injure.

Oui, meſſieurs, & vous le redirez avec autant d'amertume que moi-même : dans tous les pays où ce n'eſt pas un honneur d'être un homme, c'eſt un opprobre d'être *peuple*.

Vous êtes le peuple du clergé, meſſieurs, je le répete, & les grands de votre ordre vous ont opprimés & avilis comme les grands de tous les ordres ont opprimés & avilis le peuple.

Comme le peuple, vous habitez de viles chaumieres, où le ſeul objet qu'on ne puiſſe pas mépriſer, c'eſt vous-mêmes.

Et vos maîtres habitent ſouvent des palais où la curioſité humaine admireroit tout s'ils ne s'y trouvoient pas.

Comme le peuple, vous conſumez les forces de votre virilité, & vous traînez les débris de votre vieilleſſe dans des travaux dont la peine eſt pour vous ſans partage, & dont le fruit eſt tout entier pour vos maîtres.

Et ces hommes filant tous les

âges avec l'or & la ſoie, dans une oiſiveté délicieuſe, loin de vous ſoulager avec équité, n'ont pas même l'humanité de vous plaindre.

Sans les travaux du peuple, ſes prétendus maîtres ne pourroient pas ſeulement exiſter; &, ſans les vôtres, vos ſupérieurs tomberoient dans le néant. Le peuple fait vivre ceux qui l'outragent, & vous faites honorer ceux qui vous dédaignent.

Et ces hommes ſi débiles, ſi impuiſſans, ſi incapables par leur propre vertu de ſe procurer, ſi

j'ose ainsi parler, la vie physique & morale de l'homme, le pain & l'estime; ces hommes sans forces pour se servir eux-mêmes, n'en ont que pour opprimer ceux qui les servent.

Ils ressemblent à ces enfans d'un naturel pervers qui frappent la tête de leurs nourrices, après qu'elles les ont soulevés pour les porter dans leurs bras.

Comme le peuple, votre économie ne consiste que dans les privations de tout ce qui est utile; & votre richesse, dans la simple possession du pur nécessaire.

Tandis que vos maîtres ne connoiſſent de privations que dans la ſatiété, & de richeſſes que dans l'excès du ſuperflu, qui ne remplit pas même pour eux la meſure du néceſſaire.

Pendant que le peuple donne l'exemple des vertus les plus indiſpenſables pour chaque individu, le travail & la patience, vous prêchez la vertu la plus utile au genre humain, la charité fraternelle.

Et vos maîtres impatiens dans leur oiſiveté, ne pouvant ſupporter ni le repos ni le travail,

ennemis entre eux, ruinent autant qu'ils peuvent par leurs actions, les vertus qu'ils vous commandent de publier, & celles qu'il force le peuple de pratiquer.

Tel eſt enfin le rapport du peuple à vous, & de tous deux à vos dominateurs, que le vice eſt encore un opprobre pour le peuple, & toujours un ſcandale chez vous ; tandis que chez eux la plus ſimple vertu paroît même un prodige.

Un grand eſt-il humain, un évêque eſt-il pieux, on le loue

de remplir ſon devoir comme s'il accompliſſoit un miracle.

Ils ſe ſont enfin rendus la vertu ſi étrangere, que les éloges même de leurs vertus deviennent un affront.

Tel fut juſqu'à ce jour le ſort du peuple, & le vôtre: & tel fut celui des hommes qui ſe croyoient ſes maîtres & les vôtres.

Dignes paſteurs, ſages miniſtres d'une religion ſainte, ſouffrez que je vous ouvre mon cœur.

Qu'il étoit cruel d'annoncer ſans ceſſe une providence pro-

tectrice & bienfaisante à des hommes plongés sans relâche dans toutes les infortunes que peut souffrir la nature humaine !

Qu'il étoit difficile & dur de prêcher l'égalité originelle à des hommes qui n'avoient jamais cessé de sentir leurs têtes écrasées sous les pieds de ceux qui, l'évangile à la main, se disoient insolemment nés pour les dominer !

Quels termes choisissiez-vous pour parler de la charité fraternelle à des hommes pour qui tous les autres étoient de fer & d'airain ?

Comment prêchiez-vous l'aumône à ceux qui la faifant fans ceffe de leur néceffaire, ne la pouvoient jamais obtenir de l'immenfe fuperflu de leurs maîtres ?

Par quel art, par quelles leçons pouviez-vous infpirer le refpect pour la propriété à des hommes qui n'en éprouvoient que l'abus ? Eh ! comment, dépouillés de tout, leur perfuadiez-vous de ne s'emparer de rien ?

Quand ils voyoient un riche décimateur envoyer des huiffiers pour écumer leurs champs, comme des corfaires écument les mers ;

lorsqu'on arrachoit de leurs mains desséchées par le travail les fruits mêmes qu'elles avoient produits, & l'unique objet de leurs frêles espérances; ne vous ont-ils jamais demandé en pleurant, de quel droit, à quel titre un homme regorgeant de richesses & du fond d'un palais pactisoit sur leur propre fortune & donnoit à ferme la ruine du pauvre ?

Et quand vous leur répondiez que cette portion des fruits de leurs travaux étoit destinée à l'entretien des prêtres qui les instruisent & les consolent, com-

me au culte d'une religion qui les dirige & les prépare au bonheur par la vertu ; comment pouviez-vous contenir leur indignation, & dissiper leurs doutes ? Ne vous demandoient-ils pas alors pourquoi vous étiez indigens comme eux ; pourquoi vos temples & votre culte étoient aussi misérables que vous-mêmes ?

Quoi ! sous les haillons qui couvrent ces infortunés, & du sein de ces organes grossiers, mais fabriqués par une main divine pour produire toujours &

par-tout le cri du ſentiment, & quelquefois même le pur éclat de la raiſon, vous n'avez jamais entendu ſortir quelque voix qui vous ait dit:

Vous nous aſſurez que les propriétés ſont ſacrées ; mais pourquoi reſpecterions-nous dans les mains de ces prétendus décimateurs une propriété qu'ils ont évidemment violée en l'arrachant de vos mains, ou des nôtres ? Vous nous prêchez votre religion ; mais en voyant ceux même de qui vous tenez votre miſſion & vos pouvoirs pratiquer dans toutes leurs actions le con-

traire de ce que vous nous comman-dez dans vos discours ; pourrions-nous vous croire, si nos cœurs heureusement d'accord avec votre bouche ne nous assuroient pas que ce que vous dites est la vérité même, puisqu'elle seroit utile à tous les hommes ?

Dignes pasteurs, que votre ministere étoit pénible & délicat ! toujours il vous falloit tenir votre peuple enfermé dans l'enceinte de la religion même, & vous auriez voulu mettre un mur d'airain, entre les preceptes de cette

religion

religion & les exemples de ſes premiers miniſtres.

Vous redoutiez comme un fléau de vos campagnes ces viſites ſcandaleuſes de la plupart de vos évêques, qui dans l'appareil du faſte, & de la grandeur, environnés d'un luxe qui ne les abandonne jamais, venoient inſulter la nudité de vos égliſes ſous le prétexte d'en maintenir la décence, rire de vos mœurs, ſous le prétexte de les obſerver, & démentir la religion au lieu de l'affermir.

Vous ſaviez trop que dans ces

funeſtes paſſages ces hommes ſi différens de ce qu'ils devoient être dépoſoient au fond des cœurs ſimples & ſans défenſe, des germes de doute & d'incrédulité, comme les inſectes dépoſent en paſſant des germes de corruption ſur les fruits tendres & naiſſans.

Enfin les tems vont changer & déſormais vous pouvez accorder votre religion avec ſes miniſtres.

Ecoutez déjà votre roi, il parle comme la religion même; & vous goûterez la joie pure de com-

mander la juſtice au nom d'un Dieu qu'on révere, & d'un roi qu'on chérit.

Toutes les vertus ſont ſœurs ; toutes ſont divines, & leur origine eſt commune : la religion & la juſtice ſe tiendront par la main, & vous jouirez d'un accord qui ne peut jamais ceſſer que par la violence.

Annoncez, expliquez au peuple cette révolution inouie ; apprenez-lui ſur-tout, qu'après Dieu, qui diſpoſe du cœur des rois, il doit tout à ſon roi, qui ſemble inſpiré par Dieu même.

Où pouvez-vous lui faire mieux reconnoître les caracteres de la divinité, que dans l'amour de l'ordre & de l'équité ?

Dites au peuple enfin, & répétez-le souvent, qu'un roi juste est une providence visible.

Sages pasteurs, vous le savez ; on flatte les mauvais princes, mais on ne bénit que les bons ; & tandis que la flatterie de quelques hommes est capable de dégrader un prince au-dessous de ses propres vices, les bénédictions de tous peuvent l'élever au-dessus de ses vertus même ; vous serez donc

bénir au peuple votre roi, afin qu'il puisse le bénir toujours davantage.

Les ministres, lui direz-vous, sont les yeux & les oreilles des rois; & ceux qui trompent leur roi sont aussi coupables que s'ils le mutiloient.

Bénissons donc, ajouterez-vous, bénissons le ministre fidele qui sert à notre roi d'organe pour découvrir la vérité chez ses sujets, & pour leur communiquer sa justice; le ministre dont la bouche raconte au roi tous les maux du présent, & dont l'œil lui décou-

vre toutes les reſſources de l'a-
venir.

Mais quand vous aurez fait acquitter le peuple de ce qu'il doit à ſon roi, rappellez-lui ce qu'il ſe doit à lui-même. Dites-lui que ſa plus noble reconnoiſſance eſt de prouver qu'il étoit digne du bienfait.

Si le peuple eſt circonſpect dans ſa joie, généreux dans ſon reſſentiment, modéré dans ſes plaintes, prudent dans ſes choix, le monarque eſt juſtifié, & les vertus du peuple honoreront à la fois le prince & les ſujets.

C'eſt à vous, dignes & ſages paſteurs, d'appeller dans les ames la religion même au ſecours des intérêts humains.

Revêtus de la plus importante des magiſtratures, vous êtes les miniſtres de la morale humaine & divine; vous devez les éclairer & les épurer l'une par l'autre; c'eſt à vous de juſtifier tout ce que l'une a de ſublime par tout ce que l'autre a de vrai; c'eſt vous que Dieu & les hommes ont chargé de ce double dépôt où repoſe tout l'eſpoir de la vertu & de la proſpérité des impires. Quelle occa-

ſion plus heureuſe trouverez-vous jamais de déployer vos divines fonctions ? Quand pourrez-vous faire marcher les hommes entre la religion & les loix d'un pas plus ferme, & vers un but plus heureux ?

En prêchant à votre peuple la juſtice, la concorde & la probité, vous concourerez aujourd'hui au plus grand ouvrage de la politique, & vous pouvez appuyer par des préceptes divins tous les conſeils de la ſageſſe humaine.

Mais que feroient les diſcours

ſans les exemples? & n'eſt-ce pas de vous-mêmes que le peuple doit recevoir la premiere des leçons?

Appellés comme lui au choix de l'aſſemblée nationale, quelles ſeront vos vues, vos démarches, vos réſolutions? Prenez-y garde, paſteurs du peuple, vous ne ferez point de faute qui ne ſoit capitale pour vous & pour le peuple: non-ſeulement le peuple & vous, devez être dirigés par les mêmes principes, mais vous êtes unis par les mêmes intérêts: vos ennemis ſont les mêmes, & votre ſalut ſera commun.

Au nom du peuple que vous chérissez, au nom de vous-mêmes; sages pasteurs, considérez attentivement tout ce que ce moment offre d'espoir à votre sagesse & de dangers à votre imprudence, & vous tremblerez de la moindre faute.

Mais voulez-vous que je vous dise en un seul mot la faute qui les comprendroit toutes, ce seroit celle de vous désunir. Oui, la moindre division suffira pour vous perdre, & vous ne pourrez plus rien pour la religion, pour le peuple & pour vous-mêmes.

Vous ne vous diviſerez point ; je le crois, quand il s'agira de refuſer vos ſuffrages à ces évêques dont le choix feroit trembler le peuple & rougir la religion ; alors vous n'aurez qu'une ame ; vous n'aurez qu'une voix.

Mais lorſqu'il s'agira de diſcerner parmi vous celui à qui vous voulez déférer l'honneur de repréſenter à l'aſſemblée nationale ſes ſupérieurs même, que ferez-vous alors ?

Souffrez ma franchiſe, je crains que ſéduits par l'éclat nouveau de

cet honneur inoui, vous ne laiſſiez inſinuer dans vos ames l'ambition & l'envie, & que les paſſions ne diviſent ceux que leurs vrais intérêts uniſſoient.

Aurez-vous tous le courage de vous dire que, ſi la religion vous ordonne toujours de vous oublier vous-mêmes pour le bien des autres, la ſageſſe humaine vous commande aujourd'hui le même ſacrifice pour votre propre avantage ? Vous direz-vous qu'en préférant à vous-mêmes le plus honnête homme & le plus éclairé,

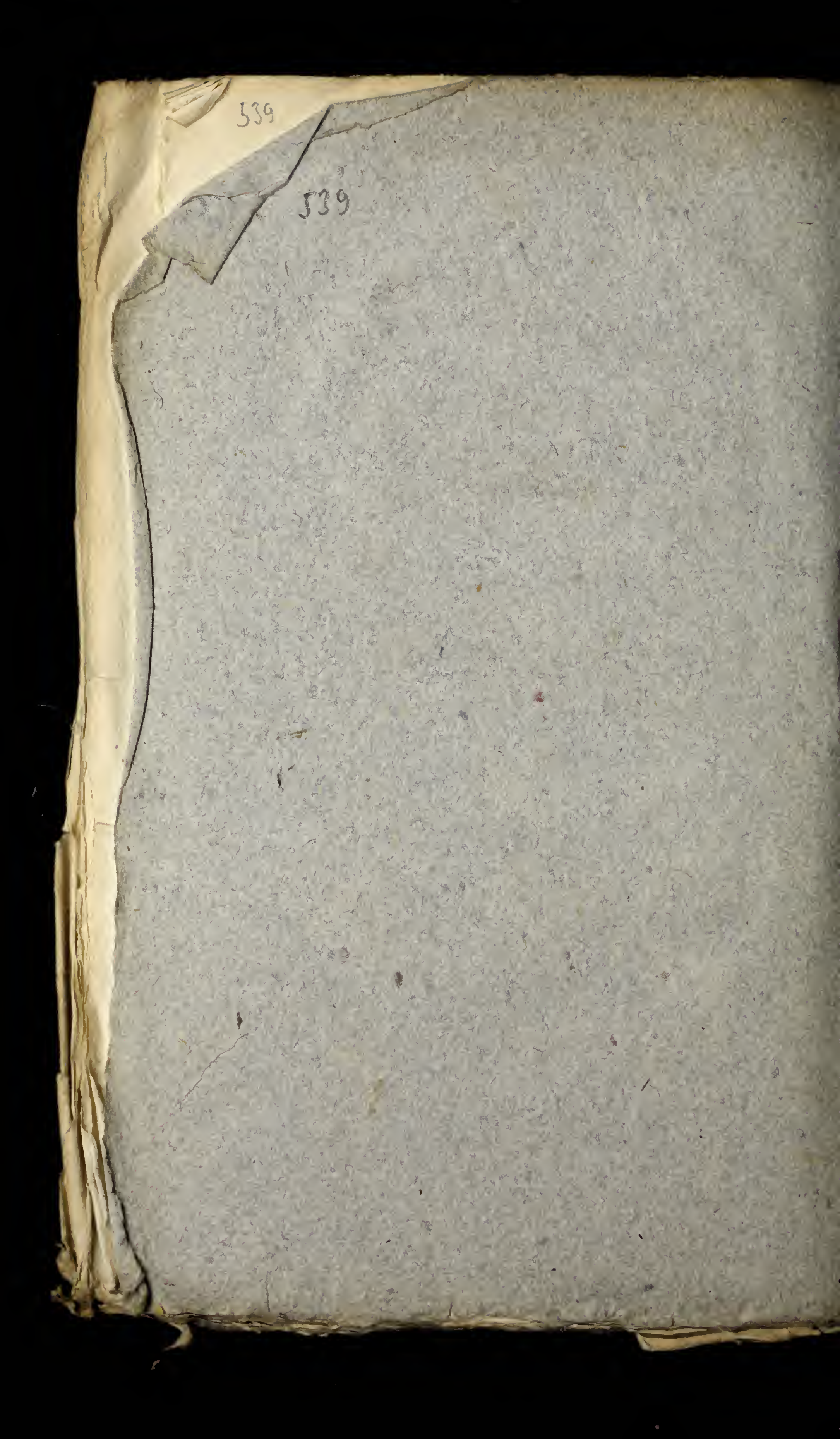
vous partagerez avec lui l'honneur de sa probité, & tout le fruit de ses lumieres ?

O sages & dignes pasteurs ! unissez-vous donc avec cette simplicité de cœur si convenable à des prêtres chrétiens qui disputent de modestie & non pas d'ambition.

Unissez-vous avec la prudence qui convient à des citoyens appellés par leur roi, à former une partie de l'assemblée dépositaire des destinées de l'état.

Enfin, je vous dis ceci :

Unissez-vous, si vous aimez vos



539